

**1940 -1941 (hiver)**

**Max DREYFUS**

### ***Le camp de Gurs pendant l'hiver 1940-1941***

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 94 (mars 2004), p. 12 et 13 ; n° 95 (juin 2004), p. 16 à 18 ; n° 106 (mars 2007), p. 11 et 12. Intertitres de la rédaction.

*Témoignage publié en allemand par le **Badische Zeitung**, le 8 novembre 2003, et en français (traduction de notre ami Jean François Mavel) dans le bimensuel du Tarn-et Garonne **Point Gauche**, n° 78, janvier-février 2005. Texte découvert en 2001 par Renée Dreyfuss, fille de Max, en rangeant les affaires personnelles de sa mère Irma qui venait de décéder.*

*Max et Irma Dreyfuss se sont mariés en 1937. A l'automne 1940, ils sont sur le point d'émigrer en Uruguay, l'ensemble des formalités administratives étant achevé, lorsque la déportation les surprend à leur domicile et les transporte au camp de Gurs. Ils y resteront internés pendant cinq mois, jusqu'à ce que le secrétaire général de la République d'Uruguay à Paris parvienne à les faire sortir du camp et organise leur émigration vers Montevideo.*

« Le 22 octobre 1940, les jours de fête juifs les plus importants étaient passés. Mon épouse et moi, nous venions de recevoir depuis peu, après de longs efforts, nos papiers pour partir en Amérique du Sud.

Le 20 octobre 1940, nous nous étions rendus à Karlsruhe, auprès d'une association d'aide, pour avertir nos parents à l'étranger que nos places de bateau étaient bien réservées en novembre. Lorsque toutes les formalités furent remplies, nous nous rendîmes, soulagés, vers la petite ville voisine d'Ettlingen pour passer la nuit chez les parents de ma femme, avant de nous rendre à notre logement de Freiburg. Mais tout se passa différemment

#### **Le mardi matin du 22 octobre**

Nous étions en train de prendre le petit déjeuner. Nous entendîmes devant notre maison des bruits de bottes et, tout de suite après, on frappa à la porte. A notre "entrez", six gendarmes pénétrèrent les uns derrière les autres et se plantèrent devant nous. Nous leur demandâmes ce qu'ils désiraient. Leur réponse nous ouvrit, par ces mots, un nouveau destin : "Nous avons une mauvaise nouvelle pour vous. Vous devez vous préparer à partir, il faut être prêt dans une heure." A nos questions "où allons-nous ? pourquoi ?" répondait un froncement de sourcils et une réponse stéréotypée : "ordre supérieur".

Naturellement, mon épouse et moi, nous opposâmes un refus en implorant, les mains levées au ciel, qu'ils nous laissent rejoindre notre maison de Freiburg. Mais nos questions et nos plaintes ne servirent à rien. Celui qui dirigeait les gendarmes déclara seulement : "cela ne sert à rien. Préparez-vous. Dans une heure, vous devez être prêts, tous vos affaires rangées."

En même temps, on nous signifia : "tous les juifs sont désormais susceptibles d'être transportés." Chacun devait prendre ce qu'il pouvait porter et 100 Reich Mark. Surtout, nous devions prendre des vêtements chauds et à manger pour trois jours. Les gendarmes restaient là. On préparait les affaires dans l'urgence et la précipitation, on prenait ce qui était à portée de mains. Au bout d'une heure et demie, nous avons quitté, sous la surveillance de la police, notre logement. Avec un vieux couple d'environ 95 ans, nous fûmes conduits au poste de police. Après des heures d'une angoissante attente, nous fûmes conduits dans la soirée, par

camion, avec d'autres habitants juifs de la petite ville, vers la gare de Karlsruhe. Là-bas, nous vîmes l'image d'une indescriptible abomination. Des centaines de nos semblables se tenaient dans la rue, des vieilles femmes en fauteuil roulant, des vieillards avec des baluchons sur le dos, des femmes avec des enfants et de vieux parents, tous s'agitant avec des regards effrayés. Qu'allait-on faire de nous ? Après avoir été tous comptés, nous dûmes entrer sur le quai par une entrée secondaire. Dans un train, attendaient déjà nos camarades de croyance de l'arrière-pays badois. A notre montée dans le train, ils nous accueillirent avec des regards d'angoisse.

### **La déportation**

Après avoir trouvé tant bien que mal, une place dans les couloirs, au sol, le train se mit en mouvement en direction de Freiburg. Nous atteignîmes cette ville à 5 heures du matin, le jour suivant. Là aussi, les quais étaient remplis de bagages et de gens chargés de valises. La nouvelle se répandait : nous allions être déportés vers la France. A Breisach, nous traversâmes le Rhin. La halte suivante fut Mulhouse, en Alsace. Là, l'argent que nous avions pris fut saisi pour être converti en francs. Les policiers, en menaçant de nous exécuter, nous signifièrent que tout l'argent supplémentaire et tous les bijoux en or et en argent devaient leur être donnés. Au même moment, une lueur d'espérance apparut : on nous servit une bonne soupe avec du pain pour chacun, à volonté.

Après une demi-heure, le train se mit en marche, accompagné de peloton de surveillance, en direction de la frontière française. Nous traversâmes la vallée du Rhône jusqu'à la ligne de démarcation que nous avons franchie au matin du 24 octobre. Nous pûmes constater que la surveillance allemande avait laissé la place à la surveillance française. Avec ce changement cessa l'ordre incessant de fermer les fenêtres, ainsi que le son des pas des soldats allemands, pour nous toujours plus effrayants. Par Lyon, Nîmes, Toulouse etc. nous nous dirigeâmes vers l'ouest de Pyrénées. Enfin, après trois jours et nuits d'un voyage sans soins et sans assez d'eau potable, le train du malheur s'arrêta dans une gare pour nous inconnue, Oloron-Sainte-Marie.

"Tout le monde descend !" Nous rassemblâmes nos affaires et nous descendîmes. Il pleuvait des cordes et nous dûmes attendre devant la gare jusqu'à ce que tout le monde soit à peu près en ordre. Les gardes mobiles français, avec des camions ouverts ou fermés, nous attendaient. La montée dans des camions inaccessibles débuta aussitôt. Vieilles mamies, vieillards et enfants, tout fut jeté comme des paquets dans les camions. Couchés, assis, debout dans les camions, cela dura environ 14 km sous l'orage et la pluie battante. Tout notre courage s'effondrait. Que nous réservait-on ? Où nous conduisait-on ? Sur chaque visage, on pouvait lire l'indicible "tout est fini".

### **Le camp de Gurs**

Après un virage dans cet environnement montagneux, apparut à nos yeux un camp, avec d'interminables baraques, le camp de Gurs. Nous nous demandions quel genre de camp de travail ce devait être. Soudain, on ordonna : "Les hommes, descendez. Les hommes, uniquement !" Ma femme et moi, nous nous regardions en cherchant de l'aide. A peine descendus, le camion chargé de femmes se mit en marche. Nous, les hommes, nous étions debout sous la pluie battante. Devant nous, à gauche et à droite, des baraques entourées de barbelés. Les gardes mobiles nous conduisirent derrière les barbelés, dans les baraques.

Ce que nous vîmes nous démoralisa encore davantage. Il y avait de grands dortoirs vides, comparables à de grandes niches pour chien, mesurant environ 30 mètres de long et de 4 à 5 mètres de large. Nous devions choisir une place et bientôt, notre baraque fut remplie d'environ 60 hommes, âgés de 25 à 85 ans, venant tous du Pays de Bade et du Palatinat. Peu à peu, se remplirent les 25 baraques [de notre îlot], avec des êtres humains qui, il y a encore trois jours, vivaient tranquillement chez eux. Nous étions internés. Se plaindre ne servirait à rien. Nous nous rendîmes compte tout de suite qu'à partir de maintenant, seul le travail de notre vie en communauté pouvait nous sauver.

Qu'est ce que le camp de Gurs ? Des baraquements composés de 14 îlots de 27 baraques chacun. Chaque baraque contient 60 personnes serrées les unes contre les autres. Les baraques se trouvent en rase campagne, construites sur la terre glaise, et entourées d'un environnement montagneux. Environ 30 km plus au loin, au sud, s'étend la chaîne des Pyrénées, avec ses sommets enneigés. Ici se trouve notre nouveau domicile, comme des animaux parqués derrière une clôture de barbelés.

### **Survivre à Gurs**

Le lendemain, sur ordre du commandant du camp, une direction fut mise en place pour chaque îlot, composée de détenus. Cette direction d'îlot avait seule le droit de faire part au commandement des requêtes émises. Il manquait de tout, de matelas, de couvertures, de traversins. Et surtout, dans les cuisines d'îlot, il n'y avait pas de matériel de cuisine, il n'y avait rien, seulement d'immenses baraques que traversaient les cinglantes tempêtes de la Biscaye.

La boue de glaise collante arrivait à hauteur de chevilles. On s'y enfonçait en sortant des baraques et certains de nos compagnons d'infortune durent être tirés de cette boue, lorsqu'ils n'étaient pas en mesure de s'en sortir tout seuls. Les quelques habits que nous possédions s'usaient d'autant plus.

Dans le camp, voici l'alimentation : matin café, midi soupe, le soir thé ou café et, de temps en temps, soupe aux vermicelles. Pendant des mois, ce fut notre ration quotidienne. De plus, pour sept détenus, étaient distribués à peu près 2,5 kg [de pain] par jour. Aussi longtemps que chacun eut encore des provisions, tout se passa bien. Ensuite, la disette s'installa. Chacun put mesurer ce que signifie la prière de Dieu "Donne nous aujourd'hui le pain de ce jour". Chaque miette, que ce soit de pain, de fromage ou d'autre chose, même si elle était tombée dans la boue, était nettoyée avec soin, puis mangée ou conservée.

Où étaient passés les femmes et les enfants ? Nous savions qu'ils se trouvaient aussi dans des baraques que nous espérions en meilleur état, mais notre déception fut grande. Lorsque les premiers de notre îlot visitèrent les baraques de femmes, un profond désarroi nous prit car leur condition était pire. Les îlots de femmes étaient encore plus sales et les baraques encore moins bien. Femmes et enfants étaient à peine capables de traverser l'épaisse couche de boue. Je revis pour la première fois des parents et des amis salis, avec des visages aux traits cernés. Nous ne pouvions parler à nos femmes que derrière les barbelés, surveillés par des gardes mobiles, pendant cinq minutes, dix minutes maximum. Puis, un coup de sifflet strident, et nous étions chassés sans ménagement. C'était notre au revoir.

Chaque jour amenait de nouvelles recommandations, de nouveaux ordres, mais aucune amélioration de notre condition humaine. Dans notre îlot, des officiers français effectuaient un appel chaque matin, à 8 heures, mais par chance, après quelques minutes, c'était terminé. Dans l'ensemble, on peut accorder au peloton de surveillance une certaine compréhension de notre situation.

### **La maladie, la mort**

La direction [internée] de l'îlot décida d'une sorte de règlement rigoureux, pour prévenir les maladies, en composant avec le manque d'installations sanitaires. Mais un jour, notre moral fut sapé par la rumeur selon laquelle d'autres îlots étaient contaminés par une épidémie.

Nous étions appelés pour les premiers enterrements. Bientôt devait naître une nouvelle communauté juive, une communauté de morts, pour laquelle fut mise en place un cimetière sur la commune de Gurs. Jours après jours, le nombre d'enterrements augmenta. Certains jours, il y avait 13, 17 et même, 21 inhumations.

Ce qu'il a existé de tristesse et de désespoir humain ne peut être mesuré par celui qui ne l'a pas vécu lui-même. Il arriva que l'on apprît sur la tombe d'un proche, lors de ces enterrements massifs, que d'autres parents allaient être aussi inhumés. Des parents âgés

perdirent leur descendance, des enfants devinrent orphelins. De 800 à 1000 juifs du Pays de Bade et du Palatinat regagnèrent leur dernière demeure dans des assemblages hâtifs de planches, qui comportaient de larges fentes, loin de leur ancienne patrie. Il n'y avait bientôt plus de baraque où une ou plusieurs personnes ne disaient la prière du kaddish pour un proche. Mi-janvier, l'épidémie baissa d'intensité et la mortalité diminua de nouveau.

### **S'organiser pour survivre**

Malgré cela, dans tout cet apitoiement, on trouvait le courage et l'énergie de se redresser. Lorsque l'on vit que notre détention allait durer, des baraques scolaires furent aménagées pour que les enfants suivent une éducation. Des enseignants bénévoles instruisaient, sans livres, aussi bien que possible. En même temps, les autorités du camp permirent aux enfants des sorties journalières dans les environs du camp. C'était pour nous, derrière les barbelés, une joie de voir les enfants marcher dans les rues du camp, en chantant des chansons.

Avec le temps, on aménagea aussi une baraque de la culture dans laquelle on parlait politique, judaïsme, économie, etc. pour rendre notre existence plus supportable. La hanoukka fut célébrée dignement, ainsi que quelques fêtes amenant la joie, comme des anniversaires et des noces d'or. Deux bar-mitsva furent célébrées dans des conditions inhabituelles.

Il y avait aussi des baraques pour malades. Lorsque j'ai pénétré pour la première fois dans celle de notre îlot, j'ai été tellement ébranlé par son état misérable que je ne pouvais me calmer. Les malades gisaient avec leurs habits, manteaux, chapeaux et bonnets sur la tête, sur des châssis en bois renforcés par des fils métalliques et recouverts de paille. Pitoyables, ils avaient besoin d'aide, de médicaments et de remèdes qui ne pouvaient leur être accordés que peu, ou pas du tout. Chaque patient se rendait avec répugnance dans cette baraque baptisée infirmerie.

Le travail dévoué des médecins et des infirmières ne doit pas être oublié. Dans ces conditions primitives, ils s'engageaient bénévolement, jour et nuit, et soulageaient tant de douleurs. Il faut remercier l'énergie obstinée de ces hommes et également celle des comités d'aide qui, en procurant des médicaments, des couvertures et de la nourriture, permirent une réorganisation de l'infirmerie.

Avec le temps arrivèrent les premiers colis, qui contenaient des cadeaux et de l'argent. Ceux qui les recevaient pouvaient se procurer les articles de première nécessité à la cantine de l'îlot qui s'était entre temps créée. Dans les autres îlots, se trouvaient des réfugiés espagnols qui nous procuraient de la nourriture à des prix d'ailleurs pratiquement inabordables. Seul un petit nombre pouvait s'approvisionner à cette source. Après un certain temps, cette aide fut interrompue à cause du rationnement qui se mit en place en France. A sa place, nous reçûmes dans nos baraques une invasion de rats et de souris.

A mon départ du camp de Gurs, beaucoup de détenus m'ont demandé, au cas où j'arriverai outre-Atlantique, de ne pas les abandonner et d'alerter les comités d'aide, au sujet de situation épouvantable qui régnait dans le camp. Chaque somme d'argent, chaque paquet apporte un souffle, une lueur d'espérance, à ceux qui sont encore à Gurs, ou dans d'autres camps. Et c'est un devoir pour celui qui a un parent ou un proche qu'il connaît, de l'aider avant qu'il ne soit trop tard.

Max Dreyfuss